

les questions matérielles de construction de chemin de fer, etc, le député de Cumberland fit voir que le pays était fatigué de ses luttes inefficaces, stériles, passionnées, qui ne servaient qu'à perpétuer un état de choses intolérable, désastreux et ruineux pour la nation. Puis il termina son éloquent réquisitoire par la déclaration suivante des principes qui l'ont toujours guidés depuis, dans sa conduite politique : *justice égale pour tous*. Il finit par ces paroles équitables et rassurantes :

“ Je ne désire pas m'immiscer dans ce qu'une grande partie de la population du pays regarde comme une querelle personnelle entre un individu (M. Howe) et ses anciens amis (les catholiques). Cependant, nous ne pouvons ignorer le fait qu'il s'est récemment soulevé une question excitante dans les discussions acerbes de la presse au sujet du principe de la liberté civile et religieuse. Sur le seuil même de cette lutte, je n'éprouve aucune hésitation à affirmer hardiment que, comme libéral et Baptiste dissident, je maintiendrai toujours le principe cardinal de la liberté civile et religieuse : *Justice à tous, et à chacun sans égard à sa secte ou à sa croyance*. Et si j'eusse été dans cette chambre quand la lutte s'engagea contre l'ascendant illégitime de l'Eglise d'Angleterre, l'on m'aurait trouvé luttant côte à côte avec ceux qui voulaient maintenir les prérogatives et les droits des autres dénominations, à l'exercice d'une aussi grande somme d'influence et de considération que cette Eglise. Je considère qu'il est du devoir de tout bon citoyen de combattre contre tout ascendant indu d'un homme ou d'une classe d'hommes, soient protestants, soient catholiques. L'administration qui entretient d'autres vues ou agit contrairement présume que ses partisans ignorent absolument le principe fondamental : *de justice égale pour tous*.”

C'était un programme clair, défini, rassurant ; une promesse à la minorité qu'elle serait traitée avec justice ; un défi au fanatisme de s'avancer plus loin. L'opposition promettait d'enterrer la hache de guerre ; de ramener la paix troublée par les émeutes ; d'apaiser l'excitation causée par la lutte de M. Howe ; enfin de replacer le char de l'Etat, déraillé depuis longtemps, sur la véritable voie de l'harmonie, de l'entente, du progrès moral et ma-

tériel des peuples de la Nouvelle-Ecosse.

Ce discours rallia les sympathies de la majorité de la Chambre : il porta le calme au dehors. Le peuple, dont l'instinct est généralement sûr, voulait l'ordre, l'harmonie et la conciliation. L'hon. Wm A. Henry, juge de la Cour Suprême, à Ottawa, alors solliciteur-général, vint à la rescousse du premier-ministre. Il fut cauteux et prudent, c'est le plus sûr moyen d'arriver. Le bagage des principes étant toujours gênant, surtout quand changent les administrations. Ce fut M. Marshall qui lui répondit. Le renvoi du service de M. William Condon offrit à ce dernier une bonne occasion d'accuser le gouvernement de partialité. Il finit par ces paroles écrasantes pour les ministres : “ Veulent-ils nous faire croire à leur tolérance et à leur honnêteté quand ils renvoient un catholique, et qu'ils gardent à leur service un protestant coupable de la même offense que celle reprochée à M. Condon. Bien plus, quand ils honorent l'un et qu'ils privent l'autre des moyens de gagner son pain ? ”

L'on attendait la réplique de M. Howe avec anxiété : le moment était grave ; la circonstance solennelle : le ministère paraissait avoir le dessous. C'était le 9 février, le troisième jour du grand débat. L'hon. M. Howe, malade, pâle, souffrant, se lève : sa position était pénible. Il était la cause principale de la situation fautive dans laquelle se trouvaient ses amis. Sa lettre provoquante avait semé les vents : les tempêtes éclataient, son énergie ne semblait pas l'avoir abandonné, mais aux précautions oratoires dont il entoura sa défense, l'on sentait que le puissant orateur comprenait que la vie du ministère ne dépendait plus que du prestige de sa personne, du charme de son langage et de l'autorité de sa parole. Il fut stoïque comme ces athlètes antiques condamnés d'avance, son discours fut une longue et brillante plaidoirie. Demeurant sur la défensive, il tâcha de regagner en admiration ce qu'il avait perdu en sympathie.

“ J'ai vu, M. l'Orateur, s'écria-il, bien des jours sombres en ce pays, mais j'y ai aussi compté grand nom-

bre de jours ensoleillés ; des heures où je me trouvais avec beaucoup moins de sympathies et d'amis que j'en ai en ce moment. Si les nuages baissent, si la tempête éclate, je ferai face à ces revers de la fortune, avec cette même énergie, cette même fermeté et cette même détermination avec lesquelles j'ai subi chaque vicissitude de ma carrière politique.

“ Trente ans durant j'ai été fidèle à mes amis et à mes principes. Mais une heure peut arriver où l'on m'abandonnera, alors si une nouvelle administration se forme, la situation de M. Howe, sera à sa disposition. Il reprendra sa place indépendante en chambre, dira tous les jours ce qu'il croit être la vérité ; fera ce qu'il croira toujours être juste. Les combinaisons qui se forme ne m'effraient point, confiant comme je le suis que le cœur et l'âme de la Nouvelle-Ecosse seront toujours avec moi.”

Ce discours était digne de n'importe quelle tribune. L'on en avait rarement entendu de plus éloquent. Cette péroraison était grande, noble. C'était le gémissement d'un cœur blessé qui se replie sur lui-même, c'était le cri d'une âme qui compte sur sa force, espère encore en l'avenir.

Hélas ! trop souvent la politique n'est qu'un misérable jeu de bascules. L'éloquence seule ne suffit pas pour en maintenir l'équilibre. La tolérance, la justice, l'honorabilité, l'adresse, sont ses plus solides états. Enlevez l'un de ses appuis, tout s'écroule. Le ministère Young allait bientôt n'être plus qu'une chose du passé. La lutte parlementaire durait depuis douze jours. Le 17 le vote est enfin pris. Le cabinet Young est renversé par une majorité de six voix, 22 à 28, six libéraux votant avec l'opposition.

Les grands hommes en font surgir d'autres comme les orateurs éloquents appellent d'autres tribuns. Quand tout est calme dans un Etat, les hommes supérieurs y sont ou rares ou méconnus : Il faut des luttes pour les faire sortir de leur retraite et les faire apprécier. Les jeunes pays qui naissent à la liberté, aux progrès, aux arts, à la tribune, à une vie nouvelle, comptent généralement plus d'hommes célèbres que ceux où il n'y a ni combats, ni efforts, ni obstacles : —